

Kalikst Morawski

LOUIS VEUILLOT – VOYAGEUR EN ITALIE

On a beaucoup parlé de Louis Veillot au XIX^e siècle. Le chef du mouvement catholique intransigeant, le rédacteur du journal „Univers” jouait un rôle important dans la vie politique et religieuse française et européenne. Ennemi farouche de l'époque moderne issue de la Révolution de 1789, journaliste et écrivain doué d'un talent incontestable de polémiste, il a été l'objet d'attaques provenant de différents milieux, catholiques compris. Il a commencé son activité publique dans le sillage du catholicisme libéral en suivant et en participant à l'activité de Lamennais, de Montalambert, de Lacordaire et d'autres membres du groupe dont le journal „l'Avenir” fut, pendant un certain temps, le porte-parole. Louis Veillot, né en 1813, mort en 1883, s'intéressait toujours aux problèmes politiques et religieux. Sa vie fut riche en événements de premier ordre. Il suffit de rappeler la Révolution de Juillet, le règne de Louis-Philippe, la Révolution de 1848 et ses conséquences directes et indirectes, le troisième empire, la guerre franco-prussienne de 1870, les débuts difficiles et contestés de la Troisième République. Dans le domaine de la politique internationale les luttes pour l'unification de l'Allemagne et de l'Italie ont donné beaucoup de fils à retordre aux gouvernements des principales puissances européennes. Elles ont passionné aussi l'opinion publique en provoquant différentes prises de position et plusieurs polémiques. Pour le catholique, la question italienne avait une importance exceptionnelle. L'unification de l'Italie signifiait la fin du pouvoir temporel de la Papauté. On identifiait le pouvoir temporel du Saint Siège à la liberté de l'Eglise et à son existence même. Louis Veillot fut, sans doute, un des avocats les plus convaincus et les plus intransigeants du pouvoir temporel de la Papauté. Il publia plusieurs articles dans l'„Univers”, il écrivit quelques livres, par exemple *Les odeurs de Paris*, *Les parfums de Rome*, *Rome pendant le concile*, et encore quelques autres articles qui lui permirent d'approfondir son point de vue sur la question italienne. Louis Veillot fut le témoin des nombreux changements survenus sur la scène politique. Il suivit avec un grand intérêt les mouvements

révolutionnaires en 1830, il salua avec un sincère enthousiasme les premières réformes libérales de Pie IX. Il observa avec des sentiments différents les étapes de la révolution de 1848-1849, il essaya de défendre la politique du Pape après 1849. La guerre de 1859 et les événements qui en furent l'inévitable conséquence l'indignèrent et l'effrayèrent. Il rompit avec Napoléon III, il critiqua avec violence et avec haine tous ceux qui avaient contribué à la fin de l'Etat Pontifical. Pour Louis Veillot, Mazzini et Garibaldi d'une part, Victor Emmanuel II et Cavour d'autre part, étaient coupables de condamnation. Ils furent coupables pour différentes raisons. Il leur reprochait un crime impardonnable: l'attentat à la liberté et à l'existence même de l'Eglise catholique. Dans cette perspective il faut analyser l'attitude de Louis Veillot envers la nouvelle Italie. Cette attitude peut être divisée en trois périodes: celle d'avant 1848, ensuite la période entre 1848-1859 et, enfin, la période qui embrasse les années entre 1859 jusqu'à 1883. Comme on l'a dit plus haut, tous les personnages de la vie politique italienne, sans exception, furent critiqués par le rédacteur de l'„Univers" parce que tous favorisèrent volontairement ou involontairement la cause de la révolution, ennemie de la religion et de la morale. L'unique personnage de premier ordre fut le Pape Pie IX dont Louis Veillot parle avec beaucoup d'estime et de sympathie et auquel il donna toujours raison. Pour Louis Veillot le radicalisme politique était l'ennemi du peuple italien; le Pape, au contraire, était le défenseur de ses intérêts légitimes. Louis Veillot considérait Gioberti, le principal représentant du mouvement néoguelfe, comme quelqu'un de particulièrement dangereux. D'après lui Gioberti semait la confusion dans les esprits des Italiens. Louis Veillot regardait avec méfiance le Piémont, l'unique état constitutionnel en Italie après 1849. A partir de 1856, date du congrès à Paris, il voua une particulière antipathie à Cavour, l'homme d'état, athée, l'allié de la révolution et l'ennemi du catholicisme.

Les premiers mois de l'année 1859 furent particulièrement durs pour notre journaliste. Il craignait la guerre. Il suivit de près les événements à Rome en hiver 1859. Il pensait que les Romains n'étaient pas des révolutionnaires. Après l'armistice de Villafranca en 1859, Louis Veillot était convaincu que le mouvement national italien était l'oeuvre de quelques meneurs qui n'exprimaient pas les vrais sentiments de la majorité du peuple. Cette attitude, assez singulière, sera une note dominante dans l'attitude de Louis Veillot envers le problème italien. Il parlait avec respect du roi Ferdinand de Naples, parce qu'il était le défenseur de l'ordre contre la révolution. Il était du même avis quant à François II, le dernier roi du royaume des deux Siciles. Au lieu de l'unité artificielle, Louis Veillot proposait aux Italiens une expansion commerciale dans le cadre du statu quo politique existant. Louis Veillot était très critique à l'égard de la politique italienne de Napoléon III, hésitante et indécise, et, au fond, défavorable à la révolution. Pendant le Concile Louis

Veillot séjourna à Rome en observant de près les événements. Après 1870 Louis Veillot disait qu'il aimait de moins en moins l'Italie et les Italiens. Cette attitude ne changera pas même après la mort des principaux acteurs du drame italien, décédés presque en même temps. En 1872 mourut Mazzini, en 1876 le cardinal Antonelli et en 1878 le pape Pie IX et le roi Victor Emmanuel II, Garibaldi va mourir en 1882. C'est dans un tel état d'esprit et avec de telles convictions et sympathies politiques et religieuses que Louis Veillot entreprit ses voyages en Italie. Il alla en Italie 11 fois pour des séjours plus ou moins longs. Ses voyages furent effectués en 1838, en 1853, en 1859, en 1860, en 1862, en 1864-1865, deux fois en 1867, en 1869, en 1873 et en 1878. Ce sont les voyages d'un touriste mais surtout d'un homme d'affaires qui devait expédier plusieurs affaires courantes de caractère religieux et politique et qui trouvait aussi un peu de temps pour visiter les monuments d'art. A titre d'exemple nous pouvons citer la description de la journée romaine en 1867. Après la messe, dit Louis Veillot, il s'est rendu chez certains évêques en parcourant différents quartiers de Rome. Il est arrivé au Quirinal où a eu lieu l'élection de Pie IX, ensuite il est passé à côté de la colonne de Trajan et du Parthénon. Il a visité ensuite le musée du Capitole en s'arrêtant plus longuement dans la salle où on avait exposé les portraits des empereurs romains de Jules César jusqu'à Julien L'Apostat. Les réflexions critiques à l'adresse de la civilisation romaine sont provoquées par la statue du gladiateur mourant. Par la fenêtre il voyait l'arc de Septime Sévère, l'arc de Tite, le clocher de l'église de Santa Francesca Romana et encore, plus loin, le Colisée et la Coupole de la basilique de Santa Maria Maggiore. Nous avons une autre description de la journée de Louis Veillot; cette fois-ci de l'année 1853. Il nous informe qu'il s'est couché à minuit. Il s'est éveillé à 6 heures et demie du matin après quelques rêves désagréables. Il a rédigé un mémorial jusqu'à 9 heures et demie, il a écrit ensuite deux lettres pour éviter des visites promises et pendant une averse il s'est rendu, en voiture, sous le parapluie, chez le cardinal Brignole qu'il a dû attendre 45 minutes. Il a parlé à Son Eminence une demi heure, il a été très bien reçu. Il a remarqué sur les rayons de la bibliothèque des exemplaires de „l'Univers” et il s'est rendu ensuite chez Fornari qui n'a pas pu le recevoir. Il est rentré à l'hôtel Minerva pour chercher le courrier, il a avalé une petite tasse d'un mauvais chocolat avec des „pagnotti” (des petits pains romains). Il a pris ensuite de nouveau un fiacre pour aller rencontrer, au palais du Quirinal, le sous-secrétaire d'Etat. Il a dû attendre trois quarts d'heure dans l'antichambre, dans la pire salle au rez-de-chaussé pour avoir une demi heure d'une bonne conversation. Il est allé ensuite chez le cardinal d'Andrea. Le cardinal était malade, toutefois il est allé manger au Collegium Romanum pour pouvoir parler avec ses amis de la „Civiltà”. La conversation avec le cardinal a duré cinq quarts d'heure. On a offert à Veillot une demi tasse de café de mauvaise qualité. La conversation avait pour sujet principal les affaires politiques, la vie à Paris et la vie de

différents personnages connus. Notre voyageur est allé chez plusieurs amis de l'„Univers". Entre temps Veillot a appris qu'un religieux qui habitait l'hospice de Il Gesu avait une influence sur le cardinal Brignole. On est arrivé ainsi à trois heures de l'après-midi. Les visites chez les religieux et chez les prêtres ont continué jusqu'à l'heure où Veillot a pu aller à l'église française de Saint-Louis. Il a rencontré de nouveau plusieurs interlocuteurs. Veillot est rentré à l'hôtel pour changer de vêtement et, tout de suite, en voiture, il est parti au Vatican à six heures et demie. Après une attente de deux heures notre voyageur a pu parler avec le cardinal pendant 45 minutes. Vers dix heures du soir il était à l'hôtel où il a pu manger un souper plutôt médiocre. Il a fallu encore rédiger certaines instructions pour le chef du collège de Saint-Louis. Vers onze heures il a pu se mettre au lit avec une douleur du cœur parce qu'il avait mangé trop vite et il a mal dormi (*Oeuvres Complètes*, p. 174–196). Cette longue relation caractérise bien la vie de Louis Veillot voyageur à Rome. Quand le rythme des affaires courantes devenait moins encombrant, le touriste prenait la place de l'homme d'affaires politiques et il trouvait plus de temps pour visiter les monuments de la ville, surtout les églises.

C'est Rome qui intéressait le plus notre voyageur. En 1838 il en fut enchanté et même ému. Un autre séjour fut plutôt difficile et énervant comme on peut s'en convaincre des énonciations dont on a parlé plus haut (O. C. XVIII, p. 86–87). En même temps il a écrit que:

Rome la première patrie de tout cœur catholique est, à certains égards, pour moi la terre natale. Là mes yeux se sont ouverts à la lumière divine et ce nom sonne depuis quinze ans dans mon cœur comme celui de ma mère (O. C. XVIII, p. 99).

A côté de cette déclaration enthousiaste nous pouvons lire des confidences d'un autre genre: „je m'ennuie d'une façon décidée et horrible. Tu as connu les puces à Rome, tu n'y as pas connu la pluie" (O. C. XVIII, p. 92 du 22 mars 1853). Au contraire, le troisième voyage à Rome, en hiver 1859, laissa de meilleurs souvenirs: „Nous sommes occupés à nous défendre du soleil. Jamais Rome ne m'a paru si belle et si douce" (O. C. XIX, p. 401).

Malgré une situation politique tendue Louis Veillot était optimiste: „On ne croit pas à la guerre ici. Je n'y crois pas non plus" (O. C. XIX, p. 400). En 1860 l'enthousiasme est devenu plus chaleureux: „Je n'ai jamais tant aimé Rome" écrivait-il le 16 mars 1865 (O. C. XXII, p. 235). Veillot se rendait compte qu'il ne connaissait pas bien tous les monuments d'art de Rome. Il se sentait bien à Rome. Il voulut visiter la ville en artiste (O. C. XXI, p. 175). Il habitait au centre de la ville sur la Piazza Navona en 1862. Les autres voyages à Rome ont encore plus approfondi l'enthousiasme de Louis Veillot pour la Ville Eternelle. Il écrivit à son père en 1864: „Je suis complètement et plus que jamais sous le charme de Rome. Accueil parfait de tous côtés, trop parfait car cela mange du temps" (*Les parfums de Rome*, p. 496). En 1867 notre voyageur

admirait la vie romaine, riche, variée et mouvementée à cause de la présence de nombreux étrangers. Il y alla deux fois en 1867 au mois de mars et en juin. Il se plaignait que les affaires exigeassent trop d'efforts et qu'il dût y consacrer beaucoup de temps. „Que de visite, que de visite. Je vois tout Rome ou plutôt je vois tout dans Rome excepté Rome” (O. C. XXIV, p. 245). Son attitude changea après 1870. La Rome italienne lui devint antipathique surtout pour des raisons d'ordre idéologique; mais pas seulement à cause de cela; d'après Veillot, Rome était comme une ville que l'on construisait. Au fond c'était une ville et un monde qui se mouraient. Il y avait des changements affreux, des places rétrécies, des églises enterrées, des églises supprimées, de la poussière des omnibus emportant les voyageurs qui allaient être dévorés dans les auberges. „Rome où l'on entrait à genoux” (Fr. V., IV, p. 489). Les mêmes impressions défavorables suivent le voyageur au moment d'entrer en Italie: „On a froid, on clapote et on arrive sur le soir à Turin. On se dit qu'on est en Italie, cela fait toujours plaisir. Mais on se trouve seulement près d'y être. Turin n'a rien d'italien, rien du goût italien” (O. C. XXV, p. 255; *Journal de voyage à Rome du 1 XII 1873*). Autrefois on entrait en Italie avec plaisir: „L'Italie est bien belle. Ceux qui disent, comme moi il y a deux mois, qu'ils n'ont pas envie de voir l'Italie, qu'ils en ont des oreilles rabattues, qu'ils la savent par coeur sont de grands sots. Elle est jeune et brillante et aussi pleine d'attraits que si jamais le voyageur ne l'avait parcourue. Depuis quatre jours je me promène au soleil, je vois partout la verdure et des fleurs. Je serais vraiment heureux si j'avais ici tout ce que j'aime en France” (E. Veillot, L. V., I, pp. 123–124). C'est ainsi que Louis Veillot voyait l'Italie le 19 mars 1838. Et voyons maintenant dans quel état d'esprit il a franchi la frontière en 1867:

Il y a trois sortes de lions dans l'Italie régénérée: le douanier, la punaise et l'aubergiste. A la frontière révolutionnaire apparaissent les gendarmes italiens ornés de plumets incroyables. Ces gendarmes à plumets sont sans nombre. A présent Mignon devrait chanter: Connais-tu le pays où fleurit le gendarme? Mais si les gendarmes italiens sont les plus amusants qu'on puisse voir, leur emploi cesse bientôt d'amuser. Ils vous invitent à descendre pendant que les employés du chemin de fer font semblant de décharger les bagages et l'on passe dans une salle où l'on est soumis à fumigation soit à une aspersion très infecte [...] La fumigation n'empêchait pas l'aspersion. Encore que nous eussions été sensés fumer à Narni où l'opération avait exigé une station de quatre heures, nous fûmes purifiés à Florence et d'ailleurs assez poliment et sans trop de lenteur attendu qu'il n'y avait pas nul moyen d'échapper à l'auberge, au moins pour le reste de la journée. On nous dit obligeamment que nous avons été fumés à Narni pour préserver l'Italie de la peste de Rome et que maintenant nous étions aspergés pour nous préserver nous mêmes de la peste de Florence. On avait nos sacs de nuit et l'on y versa quelques gouttes d'un liquide bleuâtre qui ne puait pas trop et qui me parut être une teinture d'eau de Cologne. L'eau purifiante versée dans mon sac de nuit m'a coûté une paire de gants qui fut gâtée, plus un retard de vingt quatre heures et les frais de séjour à Florence (O. C. XII, pp. 27–28).

L'ironie et la mauvaise humeur d'un voyageur qui doit subir un contrôle tracassier et énervant de différentes espèces de police frontalière sont dictées

aussi par la malveillance qui caractérise bien les sentiments d'hostilité que notre voyageur avait pour l'Italie issue de la guerre de 1859.

Il est facile de constater que Louis Veillot aimait l'Italie non unifiée et qu'il éprouvait presque de la haine pour une nouvelle Italie. Son attitude de catholique intransigeant, ennemi de la révolution, explique bien les nuances dans sa vision de la réalité politique, religieuse et sociale d'un pays qui n'a jamais cessé de l'intéresser d'une manière particulière. Louis Veillot en Italie, comme nous l'avons dit, montre deux visages: celui d'un homme d'affaires politiques qui a entrepris le voyage pour des raisons d'ordre idéologique, et celui d'un touriste qui tâche d'oublier ses préoccupations motivées par la situation politique et qui veut jouir de la beauté du climat, des paysages et surtout de la richesse des monuments d'art. Bien entendu c'est l'art chrétien qui attire son attention et ses sympathies. Il n'a pas de connaissance approfondie des différents aspects de la vie intellectuelle des époques qui ne l'intéressent pas. Il ne comprend pas bien le Moyen Age, la poésie franciscaine ne l'attire pas. Il n'apprécie pas p.ex. le cantique de Saint François. L'antiquité romaine éveille en lui des critiques sévères. On peut attribuer cela, en partie, à l'aversion qu'il éprouvait pour Gibbon, auteur connu au XIX^e siècle en tant que spécialiste de l'histoire romaine. L'antiquité pour Louis Veillot c'est l'époque de la corruption morale, de la cruauté et de l'exploitation des pauvres. C'est dans cet état d'esprit qu'il interprétait la signification des monuments d'art antique particulièrement nombreux à Rome. A ces tableaux d'antiquité, il opposait la vision de la beauté et de la valeur de l'art chrétien. Il visita plusieurs églises plus ou moins connues. Il se comportait comme un pèlerin pieux quand il se souvenait des légendes hagiographiques en visitant les églises des différentes villes italiennes. Louis Veillot connaissait bien la langue italienne ce qui lui facilitait les contacts directs non seulement avec la population, mais aussi avec la littérature. A l'occasion de sa visite de différentes villes italiennes il put formuler ses opinions sur certains grands poètes et peintres du passé. Nous pouvons constater des faits assez surprenants. Selon Louis Veillot Raphaël était le plus grand peintre chrétien. Il voulut même écrire un ouvrage consacré à la personne et à l'oeuvre de ce grand artiste de la Renaissance. Selon notre voyageur, Raphaël était un grand créateur des portraits humains, tandis qu'Andrea lui déplaisait visiblement. En contemplant une Vierge de Raphaël notre voyageur exprime l'opinion suivante:

Raphaël est le poète qui a créé et fêté dans le monde le plus de personnages vivants. On les connaît par leur nom, par leur attitude, par leur caractère, on connaît le poème dont ils sont ou les épisodes ou le centre. Aucun héros, aucune scène d'Homère et de Virgile ne tiennent dans la mémoire publique une place égale à celle de ces créations inspirées que l'on appelle la *Madone de Saint-Sixte*, la *Vierge à la chaise*, la *Vierge au linge*, la *Vierge au poisson*, la *lielle Jardinière* (O. C., XXXV, p. 305).

En 1865, Louis Veillot était en train de rédiger son livre sur le grand peintre d'Urbino. Il y a ajouté des chapitres sur la *Transfiguration* et sur *Sainte Cécile*. Son travail le remplissait d'enthousiasme:

Il n'y a rien au monde d'aussi enivrant et d'aussi purifiant que de s'engager dans la pensée d'un homme de génie et d'en retrouver ou démontrer la splendeur. Il y a quelques mois, quand j'ai fait mon petit travail je ne connaissais pas le divin Raphaël. A présent, je le connais, je sais ce qu'il a été, ce qu'il a voulu et ce qu'a voulu Dieu en nous le donnant. Je cause avec lui, je le vois faire. Vous dites bien qu'il est de la famille de Racine et de Mozart (O. C., XXII, p. 306).

La première idée d'écrire un ouvrage sur le grand artiste de la Renaissance italienne lui est venue à Rome, il espérait que ce sera „une sorte de catéchisme à l'usage des peintres (O. C., XXII, p. 377). Le peintre qui représentait le mieux les idées chrétiennes après Raphaël était, selon Louis Veillot, Dominichino dont il a admiré le tableau représentant la mort de Saint Jérôme à la Basilique de Saint Pierre. A notre grand étonnement notre voyageur a découvert un musicien aujourd'hui oublié. Il ne tarissait pas d'éloges en exaltant le *Requiem* de Liguoro.

L'oeuvre de Liguoro M. est sérieuse, religieuse, chrétienne. On y sent partout une inspiration du plus haut vol, une méditation sincère et intelligente des profondeurs et des vérités du sujet. Il y a de la crainte et de l'espérance, de la prière dans ces flots d'harmonie qui jaillissent purs d'une source intarissable" (O. C., XXXII, p. 73).

Il est difficile d'émettre une opinion impartiale sur une oeuvre inconnue, mais les critères de cette admiration ne paraissent pas être purement esthétiques. Le roi de Naples avait chargé Liguoro de composer ce *Requiem* pour le service solennel en l'honneur des victimes de la révolution de 1848-1849. Louis Veillot semble suggérer que les sources d'inspiration de la musique de Liguoro sont nombreuses et toujours d'une importance exceptionnelle. Il cite le Jugement dernier de Michel Ange dans la Chapelle Sixtine, viennent ensuite certaines scènes de l'Enfer de Dante et enfin Mozart, qui, dans son *Requiem*, aurait entendu la prière des saints et des anges. Malheureusement, Mozart était déjà en proie aux souffrances et de là résulte une certaine inégalité dans l'ensemble de la composition. Louis Veillot est d'avis que le musicien napolitain a su éviter ces imperfections. A l'occasion de ses séjours en Italie Louis Veillot a pu se rappeler l'oeuvre de plusieurs écrivains italiens de différentes époques. Ce qui saute aux yeux, c'est le fait qu'il n'a pas rencontré le plus grand écrivain italien du XIX^e siècle et qu'il ne parle jamais d'Alessandro Manzoni. On peut expliquer cela par des raisons politiques. Manzoni, catholique, était à la fois libéral et dévoué à la cause de l'indépendance et de l'unité d'Italie même après l'annexion de Rome par l'état unifié. C'était, pour notre voyageur, une situation assez gênante et il a préféré ignorer la personne et l'oeuvre de l'auteur des *Promessi Sposi*. Les jugements qu'il a portés sur Dante et Pétrarque sont non moins significatifs. L'auteur de

la *Divine Comédie* serait un grand poète, mais trop gibellin pour pouvoir être bon catholique, dévoué totalement à la cause du Saint-Siège:

Quant à lui, Dante, il faut avouer qu'il a son genre lequel n'est pas celui de tout le monde: La trompette qu'il donne au diable étonne. Elle est digne cependant de „questa canaglia" dont les paroles ne puent pas surtout les paroles du diable, et quand les paroles puent qu'y a-t-il de mieux que de leur laisser leur odeur (O. C., XXV, p. 399).

Louis Veillot semble ignorer les oeuvres d'éminents dantologues français du XIX^e siècle, surtout celles de Fr. Ozanam. Il était, tout de même, impressionné par certaines figures et par certaines scènes du poème dantesque: „Dante a ouvert la porte de l'abîme. *Per me si va nella città dolente*. Il est descendu dans la prison des maudits où gémissent ceux qui n'ont plus de larmes, plus de repentir, plus d'espérance. Il a écouté le bruit de leurs inébranlables lamentations, imprécations, hurlements de la douleur et de la haine, mélange horrible de toutes langues et de toutes voix, pareil aux tourbillons que roule l'ouragan (O. C., XXII, p. 71). Les réflexions sur l'oeuvre dantesque citées plus haut sont liées au *Requiem* de Liguoro. Francesco Petrarca, un grand poète du Moyen-Age italien, n'était pas apprécié hautement par l'auteur du *Parfum de Rome*. Un des personnages de ce livre est le voltairien Couquelet et c'est à ce Couquelet que Louis Veillot semble penser en parlant de l'auteur de *Rime*:

Pétrarque, mon Couquelet, n'est pas ce que je connais de plus aimable. Il a fait force vers latins. Il était archidiacre et chanoine lorsqu'il chantait Laure. Il possédait plusieurs bénéfices lorsqu'il déclamait contre l'avidité des gens d'Eglise, il critiquait le Pape et admirait Cola di Rienzi. Cependant Pétrarque invectivait contre les religieux et dépensait sonnets sur sonnets en l'honneur de la beauté de Laure. Et Laure avait onze enfants [...] Si la chère dame prenait plaisir à ces sonnets cela lui fait moins d'honneur que ses onze enfants [...] Avez-vous, Couquelet, fréquenté les *Rime del Petrarca*? J'ai exploré les *Sonnetti*, les *Canzoni*, le *Trionfo d'amore*. Vingt degrés de froid partout. Ce chanoine amoureux n'était pas plus amoureux que chanoine. Il était latiniste, voilà son cas et il penchait au calembour [...] Messer Petrarca, ayant triomphé à Rome à titre d'empereur des syllabes latines, courut l'Italie, faisant des affaires et des vers. Il avait cru que le ridicule Rienzi, le Garibaldi du moment, relèverait Rome et le monde. Un peu vieilli, un peu plus sage, il donna quantité de prose. Les platitudes n'y manquaient pas (O. C., IX, p. 24).

Cette appréciation de la personne de Pétrarque était aussi celle de certains romantiques qui reprochaient au poète italien son opportunisme et ses compromis avec les autorités de différents pays ainsi que son égoïsme, tout en reconnaissant ses talents de grand poète. Louis Veillot va plus loin et il n'estime pas l'oeuvre poétique de celui qu'il appelle, avec ironie, le chanoine.

Quant à la personne de Laure, Louis Veillot admettait l'opinion de certains spécialistes de la littérature de l'époque qui identifiaient l'idole de Pétrarque avec une noble provençale Laura de Noves qui avait épousé un aristocrate de Sade. Nous savons que cette thèse n'est pas acceptée par les

spécialistes modernes de la littérature italienne parce qu'elle est fondée sur des données incertaines et peu vraisemblables. Les voyages en Italie et la visite des monuments d'art ont obligé d'une certaine façon le rédacteur de l'„Univers” à s'intéresser davantage aux problèmes littéraires. L'idéologie de notre voyageur se trouve à l'origine de certaines opinions sur les personnages représentatifs des lettres italiennes. On comprend facilement le jugement négatif sur la personne et sur l'oeuvre de Vincenzo Gioberti qui lui paraissait toujours suspect comme libéral, ennemi des Jésuites et partisan de l'indépendance italienne. Le nom de Gioberti revient souvent dans les écrits de Louis Veillot. Il lui reprochait de fréquenter des milieux radicaux en France et en Belgique. Bien entendu „Il Gesuita moderno” a été jugé d'une manière particulièrement sévère: „Nous sommes loin assurément de demeurer insensible au malheur assez grand pour notre cause et beaucoup plus lamentable pour M. Gioberti lui-même de voir un homme de ce mérite quitter nos rangs et passer à l'ennemi”; et il a ajouté encore à ce propos de „Il Gesuita moderno”: „C'est que M. Gioberti indépendamment de ses ouvrages philosophiques a fait encore un très mauvais livre” (O. C., XXVIII, pp. 595–596). Les jugements négatifs sur Aretino et Alfieri ne nous étonnent pas.

Le premier était responsable de la corruption des moeurs et de l'avilissement du métier de journaliste: „Pietro d'Arezzo est le père des pamphlétaires, certain journalisme pratiqué est son invention” (O. C., XXVII, p. 281).

Alfieri était au fond, lui aussi, coupable de glorifier les vices et les faiblesses humaines qu'il a présentés dans ses tragédies classiques quant à la forme, mais où „la situation ne varie que du répugnant au ridicule. Le ridicule tragique” (O. C., XXII, p. 257). Dans le domaine de la musique, Louis Veillot a chanté les louanges du *Requiem* de Liguoro tandis qu'il n'a pas épargné les opéras de Rossini tout en reconnaissant que „ce sont des oeuvres grandes” (O. C., E. V., LVIII, p. 560).

Nous rencontrons les mêmes disproportions dans l'appréciation des oeuvres des grands peintres. Nous avons dit que, pour Louis Veillot, Raphaël était le plus grand peintre; il a montré un certain intérêt pour Domenichino, mais il n'appréciait pas, p.ex., Titien à sa juste valeur: „Titien n'a pas même l'idée de ces sentiments augustes et profonds. Sa Vierge est une gracieuse nourrice, son enfant un poupon bien venu”, mais tout de même Titien est riche, ample, aisé. S'il n'a pas eu la prétention de faire un tableau de piété [...], l'oeuvre est charmante et parfaite” (O. C., XXXIV, pp. 334–335). L'élément religieux conforme aux idées de notre voyageur est le critère principal des opinions sur la culture italienne avec toutes ses conséquences faciles à prévoir et à comprendre.

Nous avons déjà eu l'occasion de présenter l'attitude hostile et unilatérale de Louis Veillot envers le procès de l'unification d'Italie. L'Italie moderne est

condamnée en bloc, ses principaux représentants politiques sont criblés d'invectives plus ou moins violentes, toujours malveillantes, très souvent ironiques. Tous sans exception sont mis dans le même sac parce que tous sont coupables d'un même crime: la spoliation du Saint-Siège, de son patrimoine, condition nécessaire de sa liberté et de son existence dans le monde. On s'attendait à des jugements critiques quant à la personne de Mazzini. Garibaldi est un personnage particulièrement détesté par notre voyageur.

Garibaldi, le prophète des peuples modernes, est tout simplement un aliéné, ce qui paraît d'ailleurs avec assez d'évidence pour que le faible gouvernement italien puisse lui appliquer la camisole de force. Mais il est tard. Quel que soit son état mental, Garibaldi a jeté et ne laisse pas de jeter encore dans le monde une semence bien autrement redoutable que les coups de sa ridicule *spadetta*. Peut-être même „l'homme immense" réussirait-il moins s'il rabâchait moins. On abêtit et en affole le genre humain comme on endort les enfants avec des chansons d'une monotonie stupide (O. C., XXXV, p. 101).

Ce qui est plutôt surprenant, c'est le fait que Louis Veillot parle avec le même mépris et presque avec la même haine des adversaires de Garibaldi et de Mazzini. Cavour devient sa bête noire. C'est „un bourgeois parlementaire, utilitaire et gallican" (O. C., XXXV, p. 230). Il est un mauvais conseiller du roi:

A partir de Cavour Victor Emmanuel se mit ou se laissa mettre en tête de devenir un conquérant. Il se persuada que le rôle de sa maison était de conquérir l'Italie. L'Italie, suivant le dicton de la cour de Savoie, était un artichaut que la maison de Savoie devait manger, mais feuille à feuille. Cavour prétendait avoir le moyen de la manger d'un seul coup et peut-être de manger aussi la France ou du moins quelques feuilles de l'artichaut suisse, et encore de l'artichaut allemand. De la France – Toulon; de l'Allemagne – le Tyrol puisqu'il avait déjà les Alpes et autant dire la Suisse. Ensuite Tunis puisqu'il avait déjà „La Spezia", et qu'on aurait Toulon, l'Egypte puisqu'il aurait bientôt la Sicile et Tunis et enfin tout le rêve de Picrochole (O. C., XXXV, p. 231).

De cette façon Louis Veillot expliquait la politique du roi et de son ministre Cavour. Le Pape serait, en premier lieu, la victime de cette politique. Cette mauvaise disposition à l'égard de Victor Emmanuel a aussi atteint son successeur auquel il attribuait des idées cocasses:

Humbert I, nouvel adversaire du nouveau lion de Juda, qui a rompu avec le vieux sang de sa dynastie pour être plus pleinement le roi du droit nouveau, songe, dit-on, à assigner au Pape le palais de Latran afin de préparer au Vatican les splendeurs de sa monarchie. On peut lui supposer ce dessein" (Louis Veillot *Derniers Mélanges*, t. 4, p. 261).

Tandis que Ferdinand II était ce roi qui a refusé de pactiser avec la révolution. Le peuple des Deux Siciles, dit Louis Veillot, „comprit que l'autorité du roi lui valait mieux que le joug des factions. Le nouveau roi aura beaucoup de difficultés à surmonter parce que le parti révolutionnaire est prêt à tout" (O. C., XXXIV, pp. 219, 221). C'est ainsi que notre voyageur voyait la

situation en Italie. Louis Veillot souligne à chaque occasion la différence entre l'Italie d'autrefois, pour laquelle il ne cachait pas ses sympathies, et la nouvelle Italie qui lui paraissait détestable. Cela est aussi visible dans la description de ses visites dans différentes villes italiennes avant et après 1860 et dans l'appréciation des changements qu'il a observés:

En somme j'ai visité trois villes importantes de l'Italie piémontaise: Turin où le Piémont a abjuré la famille et la patrie, Florence où il a abjuré l'aristocratie et l'ordre, Rome où il a abjuré la religion. Il n'a plus qu'à abjurer lui-même et cela ne tardera pas (E. V. L. V., t. 9, p. 494).

Ces mots proviennent du voyage de l'année 1873.

Turin, d'après notre voyageur, n'avait rien d'italien, rien du goût italien et son emphase [...]. Les Turinois et les Piémontais ne sont pas italiens, ils sont subalpins et leur ressemblance serait plutôt avec la Prusse. La ville est un damier où les maisons sont rangées comme des pions monumentaux [...]. Autrefois il y avait bien une certaine élégance et une certaine honnêteté qui s'en vont on ne sait comment. Le Piémontais était un riche bourgeois du temps de Louis XV, qui se faisait des maisons de province à la mode de Paris. La prétention de devenir un grand peuple l'a pris de bonne heure [...]. C'est le cachet de princes de Savoie. Ils ont bâti selon leur ambition, non selon leur besoin. Il se sont fait de grands hommes à tout prix. Toutes les places de Turin sont ornées d'un grand homme fastueux qui n'est pas connu ailleurs (O. C., XXV, pp. 255, 256).

Il serait intéressant de comparer Florence vue par Louis Veillot en 1838 et Florence vue après 1860. En 1838 il écrit:

Non que cette ville ne soit belle et qu'elle n'ait un caractère fort étrange et fort charmant pour un voyageur: des monuments de plus beau style gothique, des maisons fermées encore comme au temps des Guelfes et des Gibelins, des statues de Michel Ange, des peintures de Raphaël, des édifices d'Orcagna (O. C., XV, p. 41).

Cet état d'âme perplexe était la conséquence de la nostalgie du pays natal et de la crise qui a précédé la conversion de Louis Veillot. En 1873 il a vu autrement cette ville. Il y est arrivé en décembre 1873, il a visité les principaux monuments de la ville. Il a admiré parmi d'autres choses *Saint Georges* de Donatello, l'hôtel d'Orcagna, le Dôme, l'Académie des Beaux-Arts, le couvent Saint-Marc où il s'est ému en pensant à Savonarole. Le mot „volé” revient souvent dans ce compte-rendu de la visite des musées. Il pense aux objets qui se trouvaient autrefois dans les églises, détruites ou reconstruites après 1860. Les nouveaux maîtres de l'Italie traitent l'Église comme une minorité morte. Louis Veillot mentionne aussi la pharmacie si caractéristique près de l'église de Santa Maria Novella où se sont conservées les peintures d'un élève de Giotto (O. C., XXV, p. 269).

Louis Veillot est revenu à Florence en 1867. Il n'a pas revu cette ville depuis 1838. Il est allé à Palazzo Vecchio, siège du Parlement italien à cette époque. L'impression générale est nettement défavorable:

Florence où se concentre la vie intellectuelle de l'Italie révolutionnaire n'a pas un homme, pas un artiste, pas un brochurier, pas un caricaturiste à montrer au monde. C'est un vil atelier de viles contrefaçons, une fabrique d'objets moulages. Les mendiants y abondent et l'on en peut compter un plus grand nombre sur la seule route de Florence à Fiesole qu'il ne s'en montre dans tout Rome. Mais les scandales l'emportent encore sur les mendiants. Tout cela grouille, grimace, offense les yeux, les oreilles et l'honneur. Telle est dans sa gloire de capitale la fière cité qui ne reconnaissait que le Christ pour souverain seigneur, la ville de Cimabue, de Dante, de Brunelleschi, de Savonarole, de Michel-Ange, des Médicis, aujourd'hui la ville des Garibaldi, des Dolfi et de l'Egérie qu'on appelle Madame Urbain. Le pauvre Dante y est en grand honneur. Sa statuette est dressée dans toutes les salles d'auberge à côté de celles de Garibaldi et de Victor Emmanuel. Son profil étrusque, plein de sévère noblesse, produit un étrange effet en pareille compagnie. On croit entendre sa hautaine parole: *O sovra tutte mal creata plebe che sta nel loco onde parlar è duro* (O. C., XII, p. 29).

La capitale provisoire de l'Italie après 1865 a inspiré à notre voyageur les sentiments de dégoût presque haineux. Cette nouvelle Florence est devenue ennuyeuse:

Qui m'eût dit que je m'ennuierais à Florence. Dans ma jeunesse, c'était la ville de la poésie romantique, la scène de tous les drames, le lieu de tous les romans. Il n'y avait de fleurs de chansons, de coups d'épée qu'à Florence. C'est aujourd'hui la ville des journaux, des caricatures et des plâtres. On y sent l'infect tabac et le gaz, les murs sont tapissés de caricatures idiotes, tout y donne l'idée d'un peuple généralement sali (O. C., XII, p. 547).

La comparaison entre la première vision de la ville de Dante et les visions suivantes permettent de mieux comprendre le caractère des voyages de Louis Veillot en Italie. L'homme politique, l'ennemi de la révolution et le catholique intransigeant ont presque toujours le dessus sur le touriste qui s'intéresse en premier lieu à la beauté du pays qu'il visite et qui admire les chefs-d'oeuvre d'art particulièrement nombreux et importants dans les villes où notre voyageur était conduit au cours de ses pérégrinations. Non moins caractéristiques sont les souvenirs et les impressions de Venise. Les romantiques aimaient particulièrement cette ville, qui correspondait bien à leur conception esthétique et à leur caractère. On admirait les vestiges du grand passé historique, on pensait à la fragilité de la puissance et de la fortune humaines. La ville attirait de nombreux touristes de différents pays qui étaient sensibles au charme particulier de cette ville où le passé était splendide, tandis que l'abandon et le silence actuel trouvaient une résonance profonde dans les âmes des romantiques. Louis Veillot appartenait à cette catégorie de visiteurs. Il se promenait sur la Piazzetta devant l'église Saint-Marc et le Palais Ducal, il ne ressentait aucune fatigue, chaque jour il admirait les tableaux de Titien et de Veronese (O. C., XV, pp. 49, 509). Il était tout de même d'avis que Saint-Marc est moins beau que San Vitale à Ravenne. Telles ont été les impressions pendant sa première visite en 1838, au printemps.

En 1870 la ville de Saint Marc lui inspirait d'autres réflexions:

J'imagine un Vénitien du XVI^{ème} siècle qui se réveillerait aujourd'hui dans Venise, au milieu de toutes les commodités, de tous les bons marchés et de tous les chrysofales modernes. Assurément il trouverait incommode de n'avoir plus qu'un préfet à écouter, des journaux juifs à lire, des caricatures à regarder. Pour résister à l'excès de son ennui et de sa douleur, il se sauverait dans un coin de Saint Marc dévasté, il entendrait la messe et ayant alors retrouvé la patrie, il demanderait à Dieu de mourir afin de sortir de la mort. Je ne suis pas ennemi de mon temps. Depuis que l'homme est condamné à la sueur aucune époque n'a été exempte de l'odeur de l'humanité (O. C., XII, p. 406).

Malgré sa décadence actuelle Venise a conservé un air de majesté que n'a plus Florence. Elle a pu résister à l'irruption de l'ordure moderne.

Notre voyageur a visité avec une émotion sincère plusieurs monuments de Venise. Il parle de sa visite au Palais des Doges. Le Paradis de Tintoret lui a particulièrement plu. Selon lui, Delacroix n'est qu'un faux Tintoret. Il craint pour l'avenir de San Giorgio Maggiore après la mort des derniers religieux qui l'habitent (O. C., XII, pp. 546-548). De nouveau la différence entre Venise de 1838 et Venise de 1870 saute aux yeux. D'après Veillot, c'est une progressive décadence. Les grands Vénitiens des époques précédentes ont été remplacés par les médiocrités, parmi lesquelles Louis Veillot cite D. Manin, dont il critique l'attitude politique en 1848 (O. C., XII, pp. 549-550). Louis Veillot parle plutôt d'une manière ironique de Milan dont la laideur est symbolisée par la statue de Cavour, dans laquelle il voyait la ressemblance avec l'Italie moderne. Il a fui l'Italie moderne en visitant „la cathédrale” sans grand enthousiasme. „Il est vrai que je suis monté contre Milan et je ne sais ce qui me pourrait complètement plaire dans cette ville refaite et surfaite. Milan me semble n'être véritablement d'aucun pays. Peut-être suis-je trop sous l'impression de la statue de Cavour” (O. C., XII, p. 553). Non moins caractéristique est le tableau de Naples. Rien n'est plus beau que la campagne de Naples. La ville lui a inspiré différentes pensées. Il s'enthousiasme pour Massaniello, figure candide qu'on admire et qu'on plaint. L'époque de Murat a obtenu une note sévère. L'église San Domenico Maggiore a fourni à notre voyageur l'occasion d'évoquer la personne et l'oeuvre de Saint Thomas d'Aquin, un ange de pureté, le disciple authentique de Jésus Christ (O. C., III, pp. 111, 115, 119, 120).

Louis Veillot a parcouru en touriste plusieurs autres villes italiennes. Presque toujours sa formation idéologique détermine le caractère des impressions et des réflexions liées aux lieux visités. A Ferrare il pense au Tasse et à l'Arioste qu'il n'aimait pas. La ville était plutôt triste. De grandes rues pleines d'herbe, de soleil et de solitude, un vieux château avec ses souvenirs politiques et littéraires, une belle église, telle était Ferrare vue par notre voyageur. C'en était assez pour rendre le séjour charmant (O. C., III, pp. 149, 151). Bologne, la Grasse avec ses arcades, la Place de Saint Petrone et l'église pleine de monuments ont laissé une impression favorable. Mais notre touriste s'intéressait particulièrement aux oeuvres des musées. Au premier rang se trouvait *Sainte Cécile* de Raphaël, oeuvre magnifique et grandiose; viennent

ensuite les tableaux de Domenichino, de Il Guercino, de Il Francia, de Il Perugino et de plusieurs autres encore (O. C., III, p. 147). Louis Veillot a parcouru en touriste, plutôt pressé, certaines villes moins grandioses. Spolète était calme comme un couvent. Les maisons ont eu l'air de cellules. (O. C., III, p. 141). A Subiaco il a visité le monastère „Il sacro speco”, ce qui a été l'occasion de méditations sur la vie religieuse (O. C., IX, p. 198). A Tivoli, son comportement est assez surprenant: „nous tombâmes d'accord de supprimer la ville d'Adrien et de ne point faire visite à cette maison morte d'un vieux tyran lorsque nous venions de goûter la vie du Sacro Speco” (O. C., IX, p. 199). Il remarque aux environs de Tivoli les costumes caractéristiques des paysans (O. C., IX, p. 195). Avant de revenir par Grottaferrata à Rome, il subit le charme de Frascati avec la vue de Rome au loin, avec les arbres verts en plein décembre, avec les splendeurs des jardins Aldobrandini, il pense à l'ancienne Tusculum et à Cicéron. (O. C., IX, p. 238). Au milieu des montagnes est situé Albano: „une charmante ville” près d'un beau lac. Malheureusement les touristes sont trop nombreux et les villes italiennes deviennent malpropres: „Ces poétiques villages d'Italie sont encadrés de fleurs et de fumiers” (O. C., p. 104).

Le point culminant des impressions que Louis Veillot a emportées d'Italie se trouve, sans doute, à Rome. On a déjà expliqué quelles étaient les raisons religieuses et politiques qui ont déterminé l'attitude de Louis Veillot envers Rome et la question romaine. Il faut y ajouter les impressions d'un touriste qui a visité les monuments de la ville éternelle entre 1838 et 1878. Les considérations sur ce thème sont trop nombreuses dans les oeuvres de notre voyageur, il faut donc choisir les plus intéressantes:

On remarque dans Rome l'absence absolue du type canaille, si visible à Londres et à Paris. A Rome, les figures et les attitudes sont pleines de fierté, même de noblesse [...]. Le peuple ne se plaint pas. La bourgeoisie romaine vit enfermée dans leurs maisons. Le romain lettré est prêtre, avocat, médecin, l'artiste fait du grand art, le musicien compose gravement. Cette classe ne produit ni romanciers ni dramaturges (O. C., IX, pp. 347, 332-333).

Louis Veillot y a visité les monuments les plus importants. A la basilique Saint Pierre, le tableau de Dominiquain qui présente le mort de Saint Jérôme a été l'objet d'une admiration sincère (O. C., IX, p. 320). Il a contemplé la madone à Santa Maria Maggiore (O. C., IX, p. 229). Il décrit le cimetière des Capucins sans exprimer son jugement personnel. Il visite la Villa Madama à Monte Mario qui offre l'aspect de la jeunesse morte et de la beauté rongée par le temps (O. C., IX, p. 207). Santa Maria in Ara Coeli était riche de dépouilles antiques et de grands tombeaux tandis que Saint Jean de Latran frappait l'imagination des touristes par les murs grandioses et la solitude (O. C., IX pp. 102, 110). Le Forum Romain était le symbole de la vanité des efforts humains. Tout passe, les ruines restent. En visitant le Colisée, Louis Veillot parle peu de ce monument. Il décrit surtout les combats des

gladiateurs (O. C., IX, p. 103). La basilique de Saint Clément a fortement impressionné notre voyageur, parce que, selon les légendes pieuses, Saint Pierre a prié dans ce sanctuaire (O. C., XII, p. 412). La Villa Borghese a été mise à la disposition des fêtes publiques par le prince borghese, véritable patricien, comme a dit Louis Veillot (O. C., XII, p. 87). La basilique Saint Paul hors les murs a commencé à vieillir après l'incendie de 1823 et elle y a gagné parce que la beauté de Rome c'est la patine des siècles. Ce qui est trop frais, doit disparaître (O. C., XII, p. 102). Il trouve, non moins remarquable, l'Eglise de Santa Maria sopra Minerva où on peut voir des objets d'art, incomparables et d'admirables souvenirs. Les bruits qui circulent en ville inquiètent fortement Louis Veillot. On racontait que l'église allait être détruite et les objets d'art placés dans les musées où ils n'auraient plus de sens (O. C., XXV, p. 260). L'art a laissé à Rome plus de souvenirs et plus de charmes que l'histoire et la nature. Le temps a passé vite (O. C., XV, p. 33). Notre voyageur s'est promené à Rome et les impressions visuelles s'accompagnent toujours de réflexions intellectuelles. Comme nous l'avons déjà dit, Louis Veillot aimait l'Italie chrétienne, il n'avait pas de sympathie pour Rome antique. Au musée du Capitole, il a pu passer en revue l'histoire des empereurs depuis Jules César jusqu'à Julien l'Apostat. C'était surtout le vice et l'orgueil qui ont été dépeints sur leurs visages.

On a passé sous silence plusieurs considérations de Louis Veillot sur les problèmes de l'Italie contemporaine. Son caractère double d'homme d'affaires politiques et de touriste au sens strict du mot explique presque tous les jugements et la variété d'impressions que Louis Veillot a emportées de ses onze voyages en Italie. Il en ressort une vision unilatérale de la situation réelle italienne et de sa culture. Les critères politiques et religieux occupent la première place. Louis Veillot est un des nombreux écrivains français qui ont visité l'Italie (Bertaut, *L'Italie vue par les Français*, Paris, s.d., pp. 157, 205). Parmi ces écrivains se trouvaient aussi des catholiques. Les aspects très personnels exprimés dans leurs oeuvres sont toujours intéressants et enrichissent le tableau que les Français se faisaient de leur voisin.

Université de Poznań
Pologne

Kalikst Morawski

LUDWIK VEILLOT W PODRÓŻY PO WŁOSZECH

Autor artykułu charakteryzuje na wstępie sylwetkę Ludwika Veillot (1813–1883), polityka, dziennikarza i zażartego katolika.

Odbył on w latach 1838–1878 jedenaście podróży do Włoch. Wrażenia z nich znalazły odbicie w jego utworach.

Veillot zwiedza Włochy nie jako wyrafinowany turysta, lecz ogląda ten kraj oczami polityka i ultrakatolika. Nic dziwnego zatem, że jego impresje dotyczące tego państwa są diametralnie różne zależnie od czasu, w którym je zwiedzał. I tak Włochy z 1838 r. budzą w nim serdeczny podziw. Rzym, Florencja, Wenecja z tego okresu są godne najwyższych pochwał. Natomiast te same miasta widziane w 1878 r., a więc po walkach rewolucyjnych i po zjednoczeniu Włoch stają się ofiarą opinii zdecydowanie pejoratywnych. Podobny stosunek ma Veillot do włoskich artystów. Największym mistrzem jest dlań Rafael, natomiast Tycjan nie doczekał się w jego oczach uznania. Nawet Dante i Petrarca zasłużyli sobie na niepochlebne opinie. Veillot kocha jedynie Włochy katolickie – ani epoka starożytna, ani współczesna nie odpowiadają mu i są źródłem jego przygnębienia.